

Cette page peut être consultée en ligne à l'adresse <https://racingstub.com/articles/3498-ah-le-fort-vil>

Ah, le fort vil...

☆☆☆☆ (0 note) 📅 21/10/2010 05:00 👤 Personnel 👁 Lu 2.310 fois 👤 Par jpdarky, zottel 🗨 6 comm.

Avec de telles prémisses, on devine que le présent article sera consacré à ce récent ennemi du Stub, à une rivalité toute fraîche mais ardente et virile. Hardi, sabre au clair, sonnons l'hallali, spacibo bolchoï !

(NDLR : cet article fait partie d'une série d'articles au ton décalé et résolument second degré. A lire avec précaution et humour !)

L'Haÿ-les-Roses ? Fanées

Alfortville est une ville au sens du technocrate, mais c'est davantage un gros quartier de ce cher vieux Val-de-Marne.

Le val jouxte la Brie, région laborieuse qui produit un honnête Chamois d'Or le brie et Paris ; campagne intermédiaire, le Val-de-Marne était donc la marche dilettante de la capitale. Et il a passé de l'eau dedans, depuis que Cézanne y bâclait ses bords de Marne, depuis que les Parigots aimaient y manger le saucisson dominical. Songeons qu'à Nogent, comme à Pfaffenheim, on arrosait le repas d'un petit vin blanc qu'on trouvait sans difficulté. D'autant plus que cela servit longtemps de débouché aux surplus de biocarburant.

La vue un peu troublée, ses bras et mollets blancs durement éprouvés par le soleil de juillet, l'homme tombait parfois amoureux de sa belle-soeur. Quant à elle, elle mettait du coeur à s'adoniser. Une situation qui n'est pas sans évoquer celle d'un trader londonien débarquant à la Meinau. Mais les choses se gâtent dès 1973 quand Jacques Dutronc chante ;

Je voudrais que tu t'appelles la France, et que tu redeviennes comme avant, Comme avant quand on allait pour boire, le petit vin blanc de Nogent, Comme avant quand on allait pour voir Cerisier rose et pommier blanc.

Dur, mais juste. Pommier blanc est annoncé partant, c'est dans la quatrième à Auteuil (Paris, XVIème). Et vous n'apercevrez pas cerisier rose à travers les fenêtres du RER A, ni même celles du B. Vous avez par contre quelques chances de rester soudé aux sièges de skai orange et de rater votre correspondance ; dans les deux cas, l'expérience vous vaut de gagner un panier garni (à réclamer auprès du service "gros lots" de racingstub.com, contact [manwithnoname](#)).

Dutronc le savait, dans des communes aux noms évoquant pique-nique et roulades dans l'herbe - attention tout de même aux roses, à l'Haÿ ou à Fontenay - l'époque des maisons de campagne et des guinguettes cède à celle du béton de banlieue. Ou carrément à Paris elle-même.

Les banlieusards sont dans les gares

Comme au Far-West ou au Sahara, les communes du Val-de-Marne furent découpées à l'emporte-pièce selon la logique des transports Paris-péquenots. Orly ressemble à un polygone. Maisons-Alfort fut amputée d'Alfortville, sans regret, car il est dangereux de traverser les voies. Si dangereux que la sobre signalisation de la SNCF peine à le faire comprendre... car, à la fin ! Les voies sont faites pour être suivies, fussent-elles inhumaines, écoutons Verhaeren :

*Oh ! Ces villes, par l'or putride envenimées ! Clameurs de pierre et vols et gestes de fumées,
Dômes et tours d'orgueil et colonnes debout Dans l'espace qui vibre et le travail qui bout,
En aimas-tu l'effroi et les affres profondes Ô toi, le voyageur
Qui t'en allais triste et songeur Par les gares de feu qui ceignent le monde ?
Cahots et bonds de trains par au-dessus des monts !*

... « Et ainsi de suite », poursuit intérieurement le banlieusard en transit, tout en cherchant frénétiquement la solution du sudoku de la veille. Putain, sont quand même forts les Japonais. La rame, partie de Denfert, dépasse Paris ; elle est bientôt au Kremlin-Bicêtre, où l'on fortifia jadis la capitale ; puis à Arcueil où l'on passe aujourd'hui des examens, tandis qu'à Cachan montent des étudiants de Province...

Plus on apprend plus on ne sait rien

Interrompons un instant cette gradation pour parler du squat de Cachan, et doucher l'enthousiasme de la jeunesse. Il en va de la responsabilité de tous en période de troubles sociaux ; votre épicier lui-même est formel. Mais prenons plutôt le point de vue d'Arthur Conan Doyle, qui est plus britannique, donc un peu épicier également mais nettement moins véhément. L'homme contemple les ruines insalubres d'Oxford :

Les marches sont déformées et creusées par le passage de tant de générations de chercheurs de science. La vie a coulé comme de l'eau, du haut en bas, de cet escalier tournant, et, comme l'eau, elle a laissé des sillons polis par l'usure. Depuis les écoliers pédantesques, vêtus de longues robes, du temps des Plantagenêts, jusqu'aux femmes élégantes du siècle dernier, quel beau flux de vie anglaise. Que reste-t-il maintenant de tous ces espoirs, de tous ces efforts, de ces énergies puissantes, sauf ça et là, dans quelque cimetière du vieux monde, quelques mots sur une pierre et parfois une poignée de poussière dans un cercueil vermoulu ?

Tout est dit, excepté la longueur du vêtement de ces « femmes élégantes », qu'on espère féminine mais décente. Ô merveilleuse langue anglaise, qui nous transporte, au fil d'une grammaire minimale, de pierres moisies en « cercueils vermoulus » ! Un tour de force qui n'est pas sans évoquer un trader londonien débarquant à la Meinau.

A la suite de Doyle, avouons qu'il ne restait rien d'important dans ce foutu squat cachanais. Rien, sinon quelque vieux slogan écrit, sans faute d'orthographe, à la peinture Ripolin, nuancier « été 1968 » et garantie longtemps. Les espoirs étaient grandioses, l'idéologie dérisoire ; « Riri aime Soso »... mais déjà les grues sont passées. D'ailleurs, pour combien de temps encore sera sise à Maisons-Alfort cette antiquité académique d'Ecole Vétérinaire ? On y étudiait les chevaux de la Garde ; aujourd'hui, c'est le toutou de Mémé, et il n'a pas l'air très bien.

Il se passe toujours quelque chose, car il fait ce que personne n'ose

On ne l'empaillera même pas. La place manque ; ce n'est que dans les étages que le visiteur trouve le musée Fragonard.

Honoré Fragonard était ce facétieux étudiant, qui disséquait, écorchait et embaumait des volontaires rencontrés dans les fosses communes parisiennes ; vos aïeux sont là, écorchés donc, viscères pétrifiées, qui chevauchant quelque cheval étique, qui tirant une flèche imaginaire vers les cormorans séchés... C'est très frais.

Le procédé de momification était infaillible, il s'agissait d'injecter dans les bas-morceaux du sujet de la *graisse de mouton*. La vermine ne s'y attaque jamais ; sauf l'Anglais, qui en fait du pudding et s'en lèche les doigts. Un tour de force qui n'est bien sûr pas sans évoquer un trader londonien débarquant au Racing.

Dans ces conditions, personne de célèbre n'est né à Maisons-Alfort. Tous nos regrets si vous êtes un né maisonnaise et célèbre, mais vous nourrissez au moins une illusion une seule mérite d'être conservée, c'est assez facile... Vous pourriez aussi bien, autrement, être né anglais et auto-satisfait ! Un tour de force qui ne serait pas sans évoquer - décidément ! - un trader londonien débarquant au Racing.

Ach ! Mais n'y va pas te tromper de club

Autant la ville d'Alfortville sent l'ennui et le gris de la banlieue même pas chaude, autant l'aspect footballistique est mouvementé, rocambolesque, dans un style presque racingien.

Tout d'abord, il faut savoir qu'entre Maison-Alfort et Alfortville, il y a moult clubs, et il est parfois difficile de s'y retrouver. Par exemple, un club habilement déguisé en FCMA (Football Club de Maisons-Alfort, c'était facile) affiche sur son frontispice de le internet : *"Le FCMA est fier d'être partenaire du RCStrasbourg"* ! C'est évidemment vrai sinon ça n'aurait aucun intérêt. A voir, [ici](#).

Mais le club qui vient nous voir est l'UJA Alfortville, créé tout de même en 1926, soit un an avant l'AS Blotzheim. Il a été porté sur les fonds baptismaux par la communauté arménienne locale, d'où son nom complet : Union de la Jeunesse Arménienne d'Alfortville. Hé oui les amis, ce samedi ce n'est pas un vulgaire club corpo d'une entreprise d'acier local genre le FC maisse qui nous visite, c'est carrément le représentant d'une communauté millénaire aux traditions riches et à l'histoire mouvementée.

A l'instar du fier peuple arménien qui a vu les invasions, les annexions et autres appropriations ravager sa terre mais qui est resté digne et combatif dans l'adversité jusqu'à aujourd'hui. Quasiment un club frère du notre. Le club de l'UJAA s'est donné une ambition forte et honorable, et a subi les avanies des mesquineries modernes de la société pourrie dans laquelle nous nous débattons et dont l'amoralité et la prédation sans limites vont probablement tuer notre club, lui aussi.

La bohème

Jugez plutôt, alors que l'UJAA avait entamé à l'orée des misérables 90's une ascension irrésistible, la municipalité décide brutalement en 1997 (l'année où Croizy et McGromack mettent la main sur notre club. Coïncidence ?) d'arrêter son soutien au club et déracine le club de son écrin du stade municipal du quai Blanqui afin de procéder à une opération immobilière aussi inique que juteuse. Le but de la municipalité scélérate d'alors est aussi de favoriser le club honni de l'USAF, grossier paravent aux activités subversives des cellules dormantes étatsuniennes en Ile de France (d'où le nom).

Malgré ce tremblement de terre, le club poursuit la mission qu'il s'est donnée : former de jeunes joueurs défavorisés. Encore un point commun avec notre Racing, lui aussi a cette vocation au coeur : les Gmamdia, Pedersen, Haas et consorts auraient probablement fini à la rue ou dans secret story si notre club ne s'était battu pour leur donner l'aumône d'un contrat pro, d'un terrain pour s'entraîner et du théâtre des rêves du Grand Orient de la France pour élargir et élaborer le fest français de leur classe jusqu'à l'inconnu de tous.

Un autre des rêves du Grand Orient de la France pour s'épanouir et élargir le tout français de leur classe jusque la inconnue de tous, y compris d'eux-mêmes.

Et il en a fallu du courage à l'UJAA pour poursuivre sans relâche son sacerdoce et ses rêves. Après la fourberie de la municipalité de sinistre mémoire, les dirigeants se battent et obtiennent le gîte et le couvert chez les voisins de Maisons-Alfort (les mêmes qui sont fiers d'être nos partenaires, je suppose). Tout se passe bien jusqu'à ce que la municipalité d'Alfortville, telle une némésis prise d'une inextinguible haine aveugle, fasse pression sur Maisons-Alfort pour mettre fin à l'aimable charité d'icelle. Ce fut l'exil à Choisy. Le destin du club semble coller à celui de son peuple, dont la diaspora est le témoin de l'aptitude à se déplacer pour survivre. C'est donc au soleil de Choisy que le destin a emmené l'UJAA, espérant que la misère y serait moins pénible, sans doute.

For me, formidable épilogue d'un optimisme exaltant

Voilà où le club en est aujourd'hui. Ce club doit aussi une partie de sa gloire actuelle de jouer en National à notre Racing. En effet, deuxième derrière le SR Colmar de sinistre mémoire (lui aussi) la saison dernière, c'est seulement grâce aux tribulations de notre club un moment inquiété par une rétrogradation administrative qu'il doit sa place en National.

Il semble donc raisonnable de la part de l'UJAA de bien vouloir laisser nos fiers choucroutiers l'emporter ce samedi devant un 1/4 de virage, dont on sait que pour un peu, il aurait été vide comme le crâne d'un trader londonien débarquant à la Meinau.

Article rédigé par [jpdarky](#) et [zottel](#)

jpdarky, zottel